

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 17 (1916-1917)

Artikel: Vers la vérité éternelle
Autor: Goumaz, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VERS LA VÉRITÉ ÉTERNELLE

Rien n'est plus sensible à l'heure actuelle au cœur des Romands que les efforts tentés par de généreux esprits de la Suisse allemande pour faire comprendre chez eux le point de vue auquel on s'est placé en Suisse française pendant la guerre. L'article de M. Adolf Keller, paru dans le 1^{er} numéro de novembre de *Wissen und Leben*, sous le titre de „Die menschliche Wahrheit“, est à cet égard une des meilleures manifestations du genre. L'auteur ne se contente pas de considérer l'âme romande dans ce qu'elle a actuellement d'idéaliste; il cherche, à propos de Frommel et de sa dernière œuvre: *La vérité humaine*, à remonter jusqu'aux sources mêmes de cet idéalisme et il en découvre l'origine historique dans le calvinisme, qui a pétri nos esprits et dont Frommel apparaît à M. Keller comme le représentant attitré. „Il incarne, dit-il, le calvinisme d'aujourd'hui, dont la vitalité se manifeste en ce qu'il est capable de se renouveler et de s'enrichir de nouveaux éléments. Comme autrefois, ce calvinisme d'aujourd'hui ne veut connaître que le point de vue moral, d'où procède sa pensée et auquel elle revient toujours avec passion“ (p. 116).

Nous sommes heureux de voir ainsi rendre justice à l'influence énorme et de nos jours encore prédominante que la réformation calvinienne a exercée dans l'orientation générale de la pensée romande. Et peut-être nos Confédérés, en comprenant cette chose capitale, s'expliqueront-ils mieux la ténacité avec laquelle nous nous attachons à des principes qui nous paraissent essentiels. Un merci chaleureux à M. Keller pour avoir si bien marqué nos raisons.

Cependant nous ne voudrions pas laisser se créer en Suisse allemande une illusion, à laquelle M. Keller lui-même nous semble s'être laissé quelque peu prendre. Si le calvinisme est un esprit dont l'empreinte nous est restée, il ne faudrait pas croire que la forme qu'il a revêtue chez Frommel soit déterminante, et que, parmi les penseurs et les théologiens romands dont Calvin est le maître lointain, le plus vraiment calvinien soit Frommel. Je parle ici, bien entendu, du théologien, pas de l'homme, qui fut, disent ceux qui l'ont connu de près, une personnalité de premier rang, et à cet égard, à Genève, le digne continuateur du réformateur.

Mais il y a calvinisme et calvinisme. Frommel peut paraître très près de l'auteur de l'*Institution* si l'on considère les conclusions dogmatiques, en somme tout orthodoxes, auxquelles l'un et l'autre arrivent. Mais si je cherche leur ligne directrice je suis beaucoup moins sûr de leur parenté profonde. Une chose qu'on ne mettra jamais assez en vedette chez Calvin, dont on fait si souvent je ne sais quel législateur maussade, préoccupé uniquement de morale, c'est l'inspiration strictement et essentiellement religieuse de toute sa conception de la vie et de l'Evangile. La morale, d'immense importance à ses yeux, est un point d'arrivée, tandis que chez Frommel c'est la base et le point de départ. Et il arrivera en conséquence ceci, c'est qu'on peut avoir — et plusieurs l'ont — une conception scientifique qui tienne compte entièrement des postulats posés par M. Keller dans sa critique de Frommel, qu'on peut s'éloigner ainsi de l'orthodoxie calvinienne, et se trouver quand même plus près de Calvin que Frommel, parce que le premier jalon posé est calvinien d'inspiration. C'est une question qui vaudrait la peine d'être débattue une fois.

Pour l'heure nous nous contentons de présenter aux lecteurs de *Wissen und Leben* les réflexions que nous suggère un critique romand de Frommel, dans un petit volume qu'il intitule *Vers la Vérité éternelle*,¹⁾ en réponse à la *Vérité humaine* du professeur genevois. M. Jung nous donne plus des aperçus que des notions définitives. Il fait penser plus qu'il ne résout les questions. Il avoue lui-même ne prétendre qu'à une construction théologique modeste et son livre ne s'intitule pas: „La Vérité“, mais „Vers la Vérité“. N'importe. Si je juge non tant des résultats que du procédé, encore que nous ne voulions point diminuer les premiers au profit du second, je découvre chez M. Jung une attitude qui est faite pour me séduire, et cherchant la „vérité“, l'„éternelle vérité“, j'ai l'impression qu'avec beaucoup moins de pages et de mots que le professeur de Genève, mais avec un sens beaucoup plus exact des réalités, notre auteur — qui voudra bien, nous l'espérons, ne pas s'en tenir à cet essai — nous montre de façon plus sûre la marche à suivre.

¹⁾ *Vers la Vérité éternelle*. Remarques critiques à propos d'une apologie moderne du Christianisme, par Charles Jung-Dartienne, pasteur. Genève 1916. Société générale d'imprimerie, Péliisserie 18. — 2 frs.

Tous deux d'ailleurs ont un trait commun : ils entendent faire œuvre de construction et non de destruction. De Frommel on l'a toujours su, mais le sous-titre du livre de M. Jung : „Remarques critiques à propos d'une apologie“ pourrait faire penser qu'il suit une voie contraire. Nullement ! S'il se sépare de celui dont il admire à juste titre le labeur, l'érudition et le génie, il n'attaque que pour poser une base plus solide et parce qu'il estime insuffisante la méthode qu'on lui propose.

Frommel bâtit sur le fondement superbe de la métaphysique. Son contradicteur, conscient de la relativité de la connaissance, se tient sur le terrain plus humble, mais que nous croyons avec lui plus sûr, de la réalité phénoménale. L'un table sur l'insaisissable, l'autre sur ce qu'on peut saisir, toucher et contrôler. Tous deux construisent. Fort bien. Tous deux estiment que quiconque démolit pour le plaisir, sans rebâtir, fait de triste besogne. Ils ont raison tous les deux. Mais ici encore il y a la manière, et ce que nous voyons de l'un et de l'autre vaut la peine d'être résumé en quelques pages, car encore que Frommel innove à sa façon, il demeure néanmoins, avec une terminologie nouvelle et beaucoup de pensées nouvelles, dans une très vieille maison qui s'appelle la maison de l'Autorité. M. Jung habite de l'autre côté de la rue. Ils sont proches voisins, ils sont même parents, car ils ont une commune aspiration religieuse, une même foi et sans doute les mêmes espérances. Mais ils n'ont pas le même esprit. Il y a la rue entre deux. Ils ne s'entendront guère ... et leurs pareils non plus. Tout épris de „vérité“ qu'ils soient et les uns et les autres, la rue les sépare. Les uns peuvent être des génies créateurs, aux grandes et sublimes envolées ; lorsqu'ils argumentent ils ne sauraient convaincre les seconds, ceux qui ne se laissent point emporter par la spéculation mais s'en tiennent aux faits. C'est l'opposition de deux pensées.

Frommel part d'un inobservable : la présence de l'absolu dans le subconscient. Il reconnaît bien qu'aucune perception directe ne peut démontrer la chose, et cela se comprend puisqu'on sort du domaine du conscient. Mais il faut postuler la présence de cet absolu dans l'inconscient, dit Frommel, car autrement il n'y a plus d'obligation morale. Si le devoir ne repose pas sur l'absolu, ce n'est plus le devoir. Tour à tour la philosophie a fondé la

certitude de l'être sur la sensation, ou la pensée, ou la volonté. Frommel la fonde sur le devoir. Mais ce sentiment du devoir, pour être ce qu'il doit être, a jailli du tréfonds de notre personnalité avant toute pensée, toute sensation et toute volonté. Il s'est imposé à l'homme; il a agi sur cette volonté avant la lettre et lui a imposé la contrainte d'une autre volonté plus lointaine et plus profonde. L'empreinte en a été marquée sur notre être intérieur sans que nous ayons pu ni l'accepter ni la refuser. C'est la volonté de Dieu surgissant devant notre volonté avant même que celle-ci soit, ou si l'on préfère devant notre conscience avant qu'elle soit consciente, devant notre esprit avant qu'il ait réfléchi et qu'il soit devenu esprit. Nous statuons ainsi Dieu et sa volonté en sortant de nous-même et du monde phénoménal. Le „Tu dois“ que nous entendons est la voix de Dieu, voix de l'absolu, qui a créé ne nous le devoir avec son caractère absolu, avant même que nous ayons l'idée du devoir. La morale est donc l'œuvre de Dieu parce qu'elle est absolue, elle s'exprime „en fonction de religion“. Nous portons en nous le sentiment de l'obligation morale avant toute action ou réaction de notre part. Et cela fait remonter par conséquent à Dieu qui „oblige“, encore que par là nous pressentions et sentions Dieu plutôt que nous ne le connaissons. Cela nous fait constater surtout la distance qui nous sépare en fait des exigences de l'obligation morale. Appelée, au terme de la série des êtres, à toucher le rivage du spirituel en percevant le transcendant et l'absolu au travers du devoir, l'homme a failli à sa destinée. La grandeur même du devoir révélé au subconscient nous montre notre indignité. Il y a eu une exception pourtant, le Christ, dont nous pouvons heureusement, par „l'expérience chrétienne“, nous assimiler l'état de conscience pour revenir à l'obéissance et faire triompher l'état de droit sur l'état de fait. La conscience de Christ est la conscience normale, et le christianisme est par conséquent *la vérité* puisqu'il nous fait rentrer dans l'ordre. Mais une question se pose: à quoi était dû le désordre? Comment expliquer l'origine du mal? Par une chute ou par une évolution? Et si le bien retrouve sa place, est-ce par évolution encore, par un lent progrès? Frommel écarte résolument l'idée d'évolution. Que signifie le mot progrès en face de l'absolu du devoir? C'est une notion illusoire. Et de même comment parler d'évolution à propos du mal? Le

Dieu absolu est-il donc le Dieu du mal en même temps que le Dieu du bien? La vie morale et religieuse n'est pas le fruit d'une évolution. Ou bien Dieu est le maître absolu à qui l'on obéit, ou bien l'homme tombe. Et l'homme est tombé. La chute, que Frommel réclame ainsi impérieusement, a commencé avec les anges, elle a continué avec les hommes. C'est le cataclysme. Le salut se fera par l'intervention surnaturelle de Dieu qui n'est autre que l'emploi de la liberté divine absolue.

* * *

Grande construction, belles lignes. Voilà une synthèse. Mais après? Tout cela forme bloc. Si vous touchez à l'une des parties, tout croule. Est-ce vraiment, se demande avec raison M. Jung, à ce système du tout ou rien que nous devons nous arrêter?

Puis ce bloc, en quoi consiste-t-il après tout? C'est la réédition de la théologie traditionnelle, „retapée“ (qu'on nous pardonne le mot) sous les espèces de l'obligation absolue et de l'instinct moral. Alors vraiment, après quatre siècles de théologie protestante, après les Schleiermacher et les Secrétan, après les Baur, les Vinet, les Aug. Sabatier, après tant de penseurs et tant d'œuvres critiques, au sens le meilleur du terme, est-ce donc là tout ce que la théologie moderne aurait à donner comme réponse aux questions angoissées de nos contemporains? Pour la grande recherche de la Vérité n'aurait-on pas d'autre voie à proposer qu'un retour au bloc orthodoxe rajeuni?

Si encore la „nouveau-té“ avait une impérieuse valeur probante. Mais comment dans nos cerveaux modernes, nourris à l'école des faits et jamais rassasiés de notions claires, fera-t-on entrer cette idée de Frommel, clef de voûte de toute sa construction, qu'il faut chercher l'absolu dans le subconscient, c'est-à-dire avant toute conscience, pour en avoir conscience?

Et même à supposer qu'on pût résoudre ce qui ne nous paraît être qu'une contradiction dans les termes, que devient l'apologétique chrétienne basée sur une conception pareille? Remonter à Dieu et à sa volonté en partant de l'inconscient! Mais c'est le renversement du christianisme, qui présente un Dieu esprit parlant à nos esprits et les appelant à la liberté, et non pas je ne sais quelle volonté sournoise s'imposant avec son absolu tranchant à nos vo-

lontés à nous avant même qu'elles soient nées. Quelle notion de la religion est-ce là? Et conséquemment quelle notion de la morale, qui commence par une emprise sur la volonté? Nous aussi sommes de ceux qui définissent la morale „en fonction de religion“ ; nous ne voulons pas du contraire et refusons énergiquement d'identifier la religion avec la morale, comme d'ailleurs avec la philosophie, la dogmatique et tout ce qu'on voudra. Nous avons réclamé dans cette revue même en faveur d'une „religion religieuse“ avant tout. Mais encore faut-il s'entendre sur le mot religion. *Si son point de départ est, comme le veut Frommel, l'absolu du devoir, il me semble qu'en dépit de toutes les déclarations contraires c'est quand même, en définitive, la morale qui devient la base de la religion.* Et alors la religion perd son caractère *sui generis*. Qu'on dise qu'on n'en veut pas, c'est l'affaire d'un chacun. Mais que les apologistes attitrés du christianisme le défendent sur un terrain étranger à son essence spécifiquement religieuse, c'est ce qui me confond.

* *

Revenons au livre de M. Jung. Après avoir présenté avec beaucoup de clarté les idées de Frommel, son critique fait le procès de quelques points fondamentaux. Il n'a pas de peine à établir la fragilité du système basé sur l'incontrôlable du subconscient. Il revendique en passant la place qui revient à Schleiermacher dans la lignée des apologistes (Frommel semble l'avoir quelque peu méconnu) et recommande aux jeunes, dans des pages pleines de verve, l'étude du grand théologien allemand. Il montre l'impossibilité de bâtir une apologétique sur le simple fait psychologique de conscience inconsciente, et réclame pour la raison et l'histoire leur part légitime dans la construction, à côté de la psychologie. A Frommel qui veut courber l'homme sous la seule autorité intérieure de la conscience en tant qu'instinct moral, lointain et confus, M. Jung répond que, autorité pour autorité, il préférerait encore, s'il fallait choisir, l'autorité extérieure, Bible, tradition ou dogme, qui a au moins l'avantage d'être claire et nette, sans compter que, puisque l'homme est déchu, on ne voit pas bien quel fond il peut faire sur sa conscience qui a participé la toute première à la déchéance. Jouer son va-tout sur l'absolu dans le subconscient, c'est mettre le

christianisme qu'on veut défendre à une redoutable épreuve. M. Jung fourbit d'autres armes.

Il ne nous donne que les éléments d'une „reconstruction théologique“, mais la méthode qu'il préconise est singulièrement suggestive. Remarque préliminaire: distinguer en religion, comme ailleurs, entre le langage poétique, qui cherche à exprimer l'inexprimable, et le langage scientifique précis, l'un fait pour célébrer les impressions intimes de la religion proprement dite, l'autre servant d'outil pour noter et cataloguer de façon aussi adéquate que possible ces impressions. Se rappeler en même temps qu'il y a loin de l'expression à la réalité, et que le langage même le plus expressif et le plus clair n'est jamais qu'une transcription figurée, un symbole. Il y a loin entre le signe et la chose signifiée. La réalité est infiniment plus haute que l'expression. Or la réalité, ou, si l'on veut, le fait, c'est la foi religieuse, la vie chrétienne. La théologie n'exprimera jamais qu'incomplètement ce monde spécial de sensations intérieures. Modestement donc, la théologie se dira qu'elle transcrit le fait sans espoir d'en épuiser jamais le contenu. Ainsi en sera-t-il à propos de Jésus-Christ. Il a apporté dans le monde un principe nouveau et un ferment nouveau, la vie chrétienne. Il y a dans ce fait auquel des milliers et des millions ont rendu et rendent encore témoignage, un tel mystère que la transcription théologique n'en sera jamais qu'un symbole très imparfait. Mais alors, objectera-t-on, pas moyen de s'entendre, même entre gens qui ont fait la même expérience. M. Jung ne prétend pas cela. Il existe au contraire, dit-il, un moyen d'échanges intellectuels, qui sert depuis des siècles aux croyants; c'est la Bible, livre de toutes les Eglises, livre qui exprime *relativement* aussi mais *incomparablement* quand même, toute la gamme des émotions religieuses, du fétichisme des ancêtres d'Israël au culte en esprit et en vérité instauré par Jésus-Christ. Aidé donc de la Bible je pourrai m'entendre avec mon semblable en piété, à tous les degrés de la foi. Ce qui ne signifie pas que la Bible, par le fait même qu'elle parle, ne procède elle aussi par symboles. Mais ces symboles ont l'avantage d'être connus et compris par le grand nombre.

La foi, la vie religieuse, le christianisme pour tout dire ne s'extériorise donc, par la force des choses, que symboliquement. Dès que nous essayons, avec Frommel, de saisir en quelque sorte

l'absolu au passage et de vouloir le donner pour tel dans nos paroles ou nos écrits, nous faisons œuvre vaine. Toute rigidité orthodoxe et „autoritaire“ est condamnée par avance. Le principe posé par Kant demeure, de la relativité de la connaissance. Frommel s'insurge contre cette nécessité et essaye d'y échapper. Nous nous garderons de le suivre. Cela nous empêchera d'être tranchants et „absolus“ nous-mêmes. Heureusement! En serons-nous moins placés en face de la „Vérité éternelle“, qui est dans l'Évangile de consolation et d'espérance? Nous ne ferons jamais qu'en balbutier les mystères et la grandeur et la souveraine beauté: sans doute! Mais le symbolisme auquel nous sommes rivés nous place en définitive encore plus près de la réalité que les grands envols dans l'absolu et dans la spéculation.

A cette lumière, l'aigu conflit entre les notions de chute et d'évolution s'atténue. Pour expliquer l'origine du mal le langage intuitif dira chute, le langage scientifique évolution. „En nous plaçant sur le terrain ferme de la réalité, de l'histoire et de la vie, nous voyons qu'il n'y a pas lieu de choisir absolument entre les deux idées de chute et d'évolution, dont chacune représente une face du contraste qu'on retrouve partout.“ De même pour exprimer la victoire du bien: s'affirmera-t-elle par un progrès insensible et continu ou bien par une série d'orages et de catastrophes? L'intuition, qui saisit la violence des contrastes, dira „suite de catastrophes“. La guerre actuelle n'est-elle pas l'illustration frappante de cette conception? La science au contraire parlera de progrès et adoucira l'idée de secousses violentes. Qui dit juste? Les deux points de vue de la science et de l'intuition ici encore paraissent vrais l'un et l'autre d'une vérité relative.

Ce qui est certain, c'est que nous croyons à la victoire du bien. Nous l'affirmerons de façon diverse suivant notre tournure d'esprit et suivant que les temps sont à la science ou à l'intuition. Après tout, l'expression ne joue qu'un rôle secondaire. L'essentiel c'est d'avoir le regard obstinément tourné du côté de la victoire. Chrétiens, nous en puisons l'assurance dans l'amour de Dieu, qui nous paraît le suprême sommet et la „vérité“. Mais nous n'obligeons pas les autres à le dire à notre manière. Ce qui ne veut pas dire que nous serons sceptiques sur la Vérité. Nous n'en parlerons pas en haussant les épaules comme Pilate. Nous la retrouverons

en nous, dans notre expérience chrétienne et chez les autres, et chez Jésus-Christ et dans la Bible. Seulement nous nous garderons d'en confondre l'essence et les formules. Nous nous souviendrons au contraire que les formules sont d'autant plus sujettes à caution que la réalité qu'elles cherchent à exprimer est plus haute. Notre théologie sera aussi humble et aussi charitablement tolérante que notre foi sera élevée dans la communion avec Dieu. Nous ne construirons des systèmes que pour les reviser immédiatement, nous n'imposerons aucun credo, mais nous proposerons notre confiance et notre espoir.

Au fond tout le livre de M. Jung, sa critique de Frommel et ses observations plus directement personnelles reviennent à cela, c'est-à-dire qu'elles ne tendent pas à autre chose qu'à établir à nouveau l'essence de la théologie dans sa différence d'avec l'essence de la foi. Devant l'éloquence d'un Frommel qui aurait pu donner le change et couvrir d'un nouveau manteau une théorie aussi fausse que vieille, il importait que ces choses fussent dites avec cette belle franchise, au nom même de la défense du christianisme. Quand cessera-t-on donc de confondre l'expression intellectuelle de la religion avec la religion elle-même et d'élever le relatif à la hauteur de l'absolu?

NYON

L. GOUMAZ



KETZEREIEN

von WALTER EGGENSCHWYLER

Patriot sein heißt heute, die Apachen des eigenen Volkes den Edelsten des feindlichen Volkes vorziehen.

* * *

Ein großer Brand wirkt am eindringlichsten zugunsten der Feuerwehr, aber Wahnwitz ist es, ihn der Feuerwehr wegen gutzuheißen.

* * *

Es ist leichter, fürs Vaterland zu sterben, als fürs Vaterland zu leben; denn zu jenem genügt der Entschluss eines Augenblicks, zu diesem gehört ewig junge Willenskraft und der Verzicht auf die Ehrung der Mitwelt.

* * *

Ungelehrte Zeiten verbrannten, die andern Glaubens waren. Im Zeitalter der Wissenschaft genügt dazu die andere Sprache, verschiedene Pflichtbegriffe oder Staatsideale.